

Yolène Jullien

On s'était promis

Roman

COPYRIGHT ET CRÉDITS

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : Apsara Souveraine

Copyright : © 2020 Yolène Jullien

Éditeur : Yolène Jullien

69100 Villeurbanne

ISBN : 978-2-9575850-1-4

— Tous droits réservés.

Dépôt légal : Décembre 2020

Contact : yolene.jullien@gmail.com

Site : <https://www.yolenejullien.com>

À toi, le dandy disparu

*Plongé dans un mutisme insoutenable depuis des mois,
j'espère qu'un jour la parole te reviendra.*

*Le plus dur n'est pas d'oublier, le plus dur est de désai-
mer.*

*À l'avenir, au succès, au renouveau ! À toi, pour tou-
jours,
inconditionnellement !*

On s'était promis

*La passion est un ouragan, quelque chose de sublime
qui précipite le désastre. C'est une histoire qui se termine
toujours mal.*

Tahar Ben Jelloun, *L'Auberge des pauvres*

L'amour c'est le plus difficile. Ça vous prend, ça vous malmène, ça vous agite. Et puis quand on croit que c'est gagné, qu'on a dans la vie celui qu'on voulait, ça se lasse, ça se fatigue, ça se remplit de doute. Mais c'est que dans ce manège qu'on a l'impression de vivre.

Alice Ferney, *Grâce et dénuement*

Les promesses non tenues sont comme des coups de poignard, elles transpercent notre cœur en silence.

Don Manolito

PRÉFACE

Ce court roman est une introspection et une analyse de l'amour inconditionnel au travers du récit d'une relation extra-conjugale. Sans prétention, il vous fera vivre la passion amoureuse à travers le regard de l'amante ainsi que les ressentis d'un quarantenaire engagé et malheureux, en proie aux doutes, tiraillé entre son épouse, sa famille et son nouvel amour ; entre le choix de son cœur et de sa raison. Il abordera aussi la remise en question idéologique d'une femme racisée éprise d'un homme blanc pour la première fois, bouleversant ses croyances profondes. Le tout raconté avec une pointe de sarcasme, d'anecdotes et d'un partage de mes pensées profondes.

Je tiens à préciser que cet ouvrage n'a pas vocation à promouvoir l'infidélité ou à encourager à séduire une personne en couple ou mariée, mais plutôt à vivre aligné avec soi-même en interrogeant constamment son cœur.

Je ne pense pas que tout soit explicable et rationnel. Peu importe la condition dans laquelle nous nous trouvons, si une rencontre doit arriver elle arrivera. Si l'amitié ou l'amour a décidé de nous saisir, il nous saisira. Même si nous décidons de mettre notre cœur en sourdine, l'amour est un sentiment tellement fort qu'il nous brûlera de l'intérieur,

qu'il nous consumera tel un feu ardent et qu'il nous dévorera jusqu'à ce que nous y prêtions attention.

1

Une simple rencontre peut se transformer en grande aventure. Une collision inattendue permet d'empoigner la vie, d'offrir des perspectives plus grandes que soi, de vivre, d'écouter, d'estimer, d'espérer.

Nicolas Carteron

Escarpins vernis rouges, tailleur gris anthracite, afro volumineux, les yeux tirés d'un trait d'eye-liner : Je suis parée !

C'est mon premier jour de travail après deux mois de vacances à me dorer la pilule sous le soleil des Antilles. Quitter mon petit paradis pour retrouver la grisaille montagnarde et la froideur savoyarde me retourne littéralement les boyaux. *Un jour, je ne rentrerai plus jamais, je resterai sur mon île, seule, accompagnée, riche ou pauvre, mais je ne reviendrai plus !* me promettais-je à chacun de mes retours.

Mais pour l'instant, j'avance d'un pas déterminé pleine de bonnes résolutions en tête que j'oublierais quelques mois plus tard, comme à mon habitude.

J'appréhende. L'intégration professionnelle me semble toujours quelque chose d'insurmontable. Un certain temps m'est nécessaire pour me familiariser et adopter les codes

de la masse prolétaire. Évidemment, je ne compte pas faire carrière dans cette entreprise ; boulot à mi-temps, mal payé, missions floues, mais au moins dans un univers que j'affectonne particulièrement : les chaussures.

Mon poste consiste à concevoir toutes les campagnes de communication pour un fabricant, encore peu connu. Le positionnement de la marque se veut résolument haut de gamme, mais tend aussi vers le luxe avec des séries limitées de quelques paires très travaillées, pouvant avoisiner les deux mille euros pour les plus chères. Celles-ci sont serties à la main d'ornements précieux et les finitions sont réalisées dans des matières d'exception. Mon rôle est d'aider l'entreprise à se positionner encore plus sur ce segment, en développant des visuels et des messages publicitaires, valorisant leur savoir-faire familial et artisanal. Jusqu'à présent, la directrice qui a créé l'entreprise s'occupe tant bien que mal de cette partie sans n'avoir jamais investi un centime. Elle se repose sur le bouche-à-oreille, les connaissances et les clients. Cette stratégie lui a plutôt bien réussi, mais face à la puissante concurrence du métier, il lui faut obligatoirement se professionnaliser davantage pour obtenir une crédibilité reconnue par ses pairs. Je n'eus malheureusement pas la chance de la rencontrer, car elle délégua complètement la direction à ses deux fils quelques mois avant mon recrutement.

En arrivant dans les locaux, je découvre une immense entrée qui me donne le vertige. Un comptoir massif siège au milieu en guise d'accueil. Il est tellement haut qu'on distingue juste le dessus de la tête de l'hôtesse.

Les bureaux sont vastes, entassés de dossiers, d'échantillons de matières, de *books* de collections et d'ordinateurs archaïques. *Apparemment, ils travaillent encore à l'ancienne étant donné les tonnes de classeurs prêts à exploser dans les armoires métalliques*, me dis-je. Des kilos de papiers, des monticules d'archives, des tas de tout ce qu'on ne voit plus dans les entreprises modernes en 2020 traînent un peu partout. Certains bureaux sont même oppressants tant il y a de désordre accumulé. Je comprends vite pourquoi l'équipement informatique semble appartenir à un autre siècle, *ils doivent uniquement s'en servir pour envoyer des mails et encore...* plaisantai-je.

J'aperçois le personnel... composé d'une écrasante majorité de femmes, une quarantaine de façonnnières dans l'atelier et une bonne vingtaine d'employées administratives à l'étage. Travailler dans un environnement exclusivement féminin ne m'a jamais enchanté. En même temps, dans l'univers des chaussures de luxe c'est assez prévisible. Les guéguerres de fiffilles, les sourires en coin et les potins à la machine à café n'ont jamais été ma tasse de thé. J'aime plutôt

un climat qui sent la testostérone, les blagues grossières et l'humour douteux.

Ma première impression : Fuyons ! mais ma raison et surtout Pôle emploi me soufflaient à l'oreille de rester. Je trouvais l'ambiance générale extrêmement froide et austère, les employés mal fagotés, les méthodes de travail vieillottes et les dirigeants méprisants. Ces derniers pouvaient déambuler devant mon bureau dix fois dans la journée, sans me lancer un bonjour ! Une semaine pouvait bien s'écouler sans même que je sache s'ils sont présents ou non.

Visiblement, tout le monde s'en accommode et ce comportement ne semble froisser que les nouvelles recrues. Le souci est que l'attitude de la hiérarchie déteint sur l'ensemble et que beaucoup prennent leurs aises et manquent à leur devoir de salutation journalière.

Je tente tant bien que mal de m'intégrer, mais faire sa place dans un milieu composé à 95 % de femmes ayant leurs petites habitudes depuis de nombreuses années, n'est pas sans peine. Je suis la *colorée*, le *café au lait* parmi les teints pâles, la paire de talons aiguilles parmi les baskets, la jupe parmi les jeans, la chemise en mousseline parmi les t-shirts usés, le visage maquillé au milieu des têtes à peine réveillées... Entre mon nuage de coton noir ébène¹ et mes

¹ Nuage de coton : Expression utilisée dans la communauté noire pour désigner les cheveux crépus et frisés de type afro-caribéen.

escarpins dont la hauteur pouvait laisser perplexe quant à mes intentions, je suis loin de passer inaperçue.

Non pas que mon exotisme dérange, mais c'est toujours impressionnant d'arriver dans une entreprise, où l'effectif ne comptabilise quasi aucune mixité. Ah si ! Dans les bureaux, nous sommes deux... une Vietnamiennne et moi. Clairement, nous sommes en comité restreint. En minorité visible certes, mais en minorité quand même.

— Mais tu ne vois pas toutes les ouvrières étrangères qui travaillent dans l'atelier ! ripostaient ceux qui voulaient se donner la bonne conscience du quota et s'insurgeaient en même temps de cette invasion d'immigrés.

Oui, je l'admets, la production regorge d'étrangers. Et ça n'est pas pour arranger les affaires de Mr Delannoy, le chef-faillon de l'atelier. Un tantinet raciste, sournois et lèche-bottes. Ah et aussi, fourbe, hypocrite et délateur. À ses yeux, si vous n'êtes pas français pure souche, vous êtes d'office un sans-papiers, illettré, ignare et inculte tout juste bon à exécuter vos tâches sans réfléchir. Le fait de ne pas maîtriser parfaitement une langue ne définit pas le niveau d'intellect d'une personne et encore moins sa productivité.

— Si vous voulez que le travail soit mieux fait, prenez des gens qui parlent bien le français. La plupart des ouvrières ici ne comprennent rien ! Elles ne savent même pas lire ! osait-il clamer.

En même temps, il en était bien heureux de cette main d'œuvre, monsieur Delannoy. Il pouvait régner en *toubab*² et effrayer à sa guise celles dont les cartes de séjour traînaient à venir.

— Elles pourraient au moins parler français quand nous sommes à côté. Franchement, on n'est plus chez nous ici ! rageait Nathalie, son acolyte préférée.

— Je me suis rendue à l'hôpital aujourd'hui. C'est affreux, il n'y avait que des Arabes et des Noirs dans la queue ! se plaignait-elle encore.

Nathalie fait partie de ceux qui votent à l'extrême. Elle doit certainement invoquer le Dieu blanc du Ku Klux Klan avant de se coucher tous les soirs, le suppliant de nettoyer la France de cette vermine multicolore. Je me demande comment elle supporte d'avoir une supérieure aux yeux bridés, beaucoup plus jeune qu'elle de surcroît.

Personnellement, j'adore travailler dans un environnement cosmopolite. Moi-même étant considérée comme quelqu'un d'ailleurs, je m'y sens bien plus à l'aise. J'ai beau répondre que je suis française à la question « d'où viens-tu ? » cela ne semble pas satisfaire les curieux en quête d'évasion qui pointent ma peau mate et mes cheveux frisés pour me faire comprendre que je suis différente. Il leur faut

² Terme utilisé en Afrique de l'Ouest pour désigner un blanc européen.

forcément une réponse exotique pour combler leur avidité de voyage.

— La Martinique, ça n'est pas un territoire de chez vous ? Trop noir pour être Français ? Pourtant votre cher de Gaulle s'est battu pour nous adopter !

Leurs yeux s'écarquillaient de stupeur et j'imaginai tous les stéréotypes qui défilaient dans leurs petits esprits étriqués de montagnards qui n'ont jamais foulé le sol de l'île. Immédiatement, ils parlent de ce qu'ils ont vu par le biais des médias : les plages, le soleil, le poulet colombo, le zouk, le rhum, et la lenteur des *Mawie-Théwèse*³ sur place, sans oublier le célèbre : « ils n'aiment pas trop les Blancs là-bas ? » Je lis dans leurs expressions une sorte de soulagement d'entendre que je suis originaire de cette petite île appelée la Martinique, qui par conséquent, fait de moi une Française d'adoption en dépit de mes traits négroïdes. Puis, vient une acceptation presque absolue quand je leur dévoile que mon père est un blanc métropolitain. Plus tard, dans un élan patriotique, ils se risqueront à imiter lamentablement l'accent antillais pour amuser la galerie et s'offusqueront lorsqu'ils verront mon visage pétri de désolation :

³ En référence au sketch des inconnus qui se moquent du milieu hospitalier dans les Antilles. Les « r » de Marie-Thérèse sont remplacés par des « w » pour imiter l'accent antillais.

— Oh, mais c'est pour rire, *Victoiwe*⁴. C'est pas méchant ! se gaussèrent-ils une dernière fois.

Évidemment, quand on vous évoque l'industrie du luxe, vous vous attendez à un certain standing. Oui, j'espérai découvrir des femmes en escarpins Jimmy Choo avec des sacs Céline posés sur leurs bureaux ; se repoudrant le nez durant leurs pauses-déjeuner, défilant d'un service à l'autre d'un pas chaloupé... Très cliché n'est-ce pas ? On était bien loin de l'ambiance du *diable s'habille en Prada*, mais plutôt de la mémère aux trente-cinq heures en fin de carrière.

Le premier jour fut assez basique : visite de l'entreprise, tour du personnel et un rendez-vous à l'extérieur. Je mime des sourires de circonstances assez crispés, je serre des mains moites, je lance des bonjours mécaniques et je tente tant bien que mal de paraître détendue. J'essaie de me montrer sympathique, mais en réalité je n'ai qu'une envie, m'enfermer dans mon bureau et ne plus en ressortir. Oui, les premières fois m'angoissent !

Le mois passa, j'avais toujours cette volonté de fuir. J'étais déprimée. Je parlais à peu de salariés. Je m'entendais finalement mieux avec la direction que le personnel, d'où le fait qu'on m'appréciait peu. Du moins, c'est ce que je ressentais. Non, en fait c'est clair, on ne m'aimait pas. Je suis

⁴ Prénom « Victoire » orthographié volontairement dans cette phrase avec un w à la place du r pour accentuer l'accent antillais